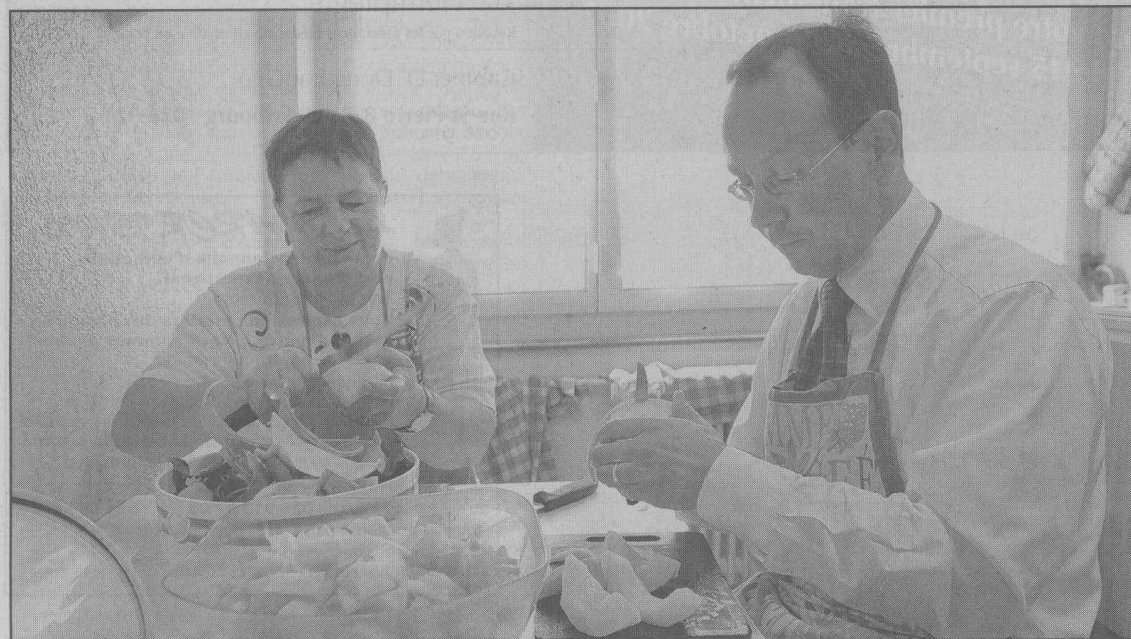




Quand le monde du travail est confronté à celui du handicap psychique

«VOIS MA VIE» • L'institution La Traversée, qui accueille une quarantaine de personnes dans ses quatre unités, a organisé des échanges afin de faire connaître la vie de ses résidents.



Eliane Archimi et Patrick Betticher, collègues d'un jour pour que le monde du handicap psychique ne soit plus «terra incognita». ALAIN WICHT

MADELEINE JOYE

Costume rayé, chemise blanche, cravate, Patrick Betticher coupe avec application un cordon ciré en mèches de 10 cm de longueur. En face de lui, Eliane Archimi met la dernière main à de petits fagots qui seront vendus comme allume-feu sous le nom de «K-Lumet». La scène se passe dans un atelier de l'Estampille à Fribourg. Elle n'aurait rien d'extraordinaire si lui n'était chef des ressources humaines à la Banque cantonale, alors qu'elle est résidente à La Traversée.

Afin de marquer son quart de siècle, l'institution – qui accueille principalement des personnes souffrant de troubles psychiques (lire ci-dessous) – a choisi une manière originale de se faire connaître: inviter des gens du monde du travail à découvrir la vie d'un résident. Pour M. Betticher, la journée a commencé à 7 h 30 à la route de Marly d'où il est parti à pied avec Mme Archimi vers l'Estampille, dans le quartier des Cliniques. Là, un bus les a pris en charge avec d'autres personnes vers une entreprise de la ville où le banquier a dû faire de l'étiquetage, puis glisser des cartons de garantie dans des modes d'emploi.

A midi, retour à l'Estampille pour le repas, avant de s'occuper des allume-feu. C'est l'occasion de bavarder un peu. Eliane Archimi évoque son parcours. Agée de 59 ans, elle est infirmière. Une profession qu'elle a exercée aussi bien en milieu hospitalier qu'en EMS ou dans un service de soins à domicile.

En 2001, c'est la grosse casse: des dépressions à répétition, des mois d'hôpital psychiatrique, puis le diagnostic «maniaco-dépression» et l'impossibilité de retourner vivre chez elle. Elle est lucide, mais il lui a fallu du temps pour accepter sa maladie – l'angoisse, les envies suicidaires, les moments où l'on n'a plus goût à rien et les médicaments qu'il faut prendre à vie: «Si je n'étais pas infirmière et consciente de leur nécessité, je les aurais déjà bazarés»...

Tâches réparties

Elle souffre aussi et se sent coupable d'être parfois incapable d'accomplir des tâches simples, pourtant très largement dans ses cordes. «Quand je suis bien, je peux faire un repas pour huit personnes et, d'autres fois, je n'arrive même pas à laver une feuille de salade.»

Fin du travail à 16 h 30; il est temps de faire une ou deux courses, de regagner l'appartement de La Traversée et de se mettre à la préparation du souper, avec l'aide d'une éducatrice. Dans le logement où habitent sept résidents, les tâches sont équitablement réparties, suivant les compétences de chacun.

«J'ai de la chance...»

Fière de faire les honneurs de ses lieux de vie et de travail, Eliane Archimi n'en oublie pas pour autant qu'elle a dû faire le deuil de sa profession, de son appartement et de son autonomie. Elle souligne la difficulté qu'il y a à vivre au sein d'un groupe aux intérêts très divergents, dont la maladie est souvent le seul point commun.

Mais elle rattrape aussitôt: «J'ai de la chance d'être là et d'avoir du travail; il faut voir ce que les éducateurs, les maîtres socio-professionnels et le directeur de l'Estampille investissent pour nous. Je leur en suis très reconnaissante.» Et puis, que ferait-elle, avec une rente AI de 1529 francs par mois?

Il est 20 h, la journée s'achève pour un Patrick Betticher très impressionné. De la lucidité de sa collègue d'un jour, d'abord. Mais aussi d'avoir dé-

couvert le monde du handicap psychique et les structures mises en place pour prendre ses victimes en charge. «Je me suis trouvé dans un autre monde; par moments, c'était presque irréel», avouait-il, demandant un peu de temps pour digérer l'expérience. Il est sûr en revanche qu'elle le rendra plus attentif aux personnes qu'il côtoie dans son milieu professionnel.

Valeur des collaborateurs

«On n'est pas des spécialistes, mais on doit réagir quand des signaux d'alarme se manifestent», dit-il, d'avis que de bonnes conditions de travail peuvent déjà éviter pas mal de problèmes. Mais il y a la pression énorme exercée dans certaines entreprises, en termes de rendement ou de compétition. L'employeur qui n'est pas conscient de la valeur de ses collaborateurs a tout à perdre, estime le banquier qui a eu la délicatesse de faire taire son téléphone portable pendant toute la journée.

Si Eliane Archimi a joué le jeu, c'est dans l'espoir de montrer à quel point la maladie psychique peut être handicapante, même si elle ne se voit pas. «Et puis, cela m'a donné l'occasion de faire mon propre bilan.» I

UN ÉCHANGE VALORISANT

Un autre échange a eu lieu, entre Raphaël Meneghelli et Sami Abdalla. Le premier, 33 ans, est titulaire d'un CFC de vendeur en radio-TV qui lui a valu le titre de «meilleur apprenti du Jura bernois». Pourtant, après quelques années de travail, il craque et c'est le parcours hôpital, foyer... puis La Traversée où il bénéficie depuis plus de deux ans d'un «encadrement souple»: il vit dans un logement indépendant. Il est aussi employé à la cafétéria de l'Estampille – un boulot qu'il «adore».

Sami Abdalla, 45 ans, est gérant du magasin PAM de Marly. Il a déjà été en contact avec le handicap psychique: il y a sept ans, un autre résident de La Traversée est venu faire un stage dans son commerce, un stage qui a abouti à un engagement ferme. «Au début, ce n'était pas facile mais, aujourd'hui, il est tout à fait à sa place; c'est un employé comme les autres», note M. Abdalla, ravi de cette réussite.

Les deux participants à l'échange ont passé une journée ensemble – le matin à l'Estampille, l'après-midi au magasin, avant de partager le repas en commun à La Traversée. Le commerçant estime important de voir ce qui se passe dans un milieu qu'on ne connaît pas vraiment: «Il faudrait que beaucoup de gens fassent la même expérience; il y aurait plus de compréhension et de tolérance.»

Raphaël Meneghelli, lui, a profité de son incursion dans l'économie libre pour se demander s'il pourrait y retourner. Il y a perçu beaucoup de stress. Dans un premier temps, il juge l'échange valorisant, aussi du fait qu'il a pu expliquer son travail à une personne extérieure; «c'est comme une reconnaissance». MJN